

MA PREMIÈRE NUIT EN PRISON...

J'ai toujours été la honte de la famille. Tous et toutes ont fait de la prison. Pour leurs idées. Moi, jamais. Tout juste quatre jours et quatre nuits de garde à vue antiterroriste pour avoir, pendant trois ans, scolarisé (à l'école libertaire *Bonaventure*) et hébergé (chez nous) le fils de militants d'E.T.A. Au seul motif que les enfants ne sont pas responsables de leurs parents. Je reviens de Réau. Une tôle toute neuve entre Paris et Melun, trois quarts d'heure de RER (si on prend le bon wagon). Une gare au milieu des champs. Même pas un troquet. Une demi-heure à pince pour rejoindre la prison. Pas une pancarte indicative. Une grosse pustule de béton et de grillages au milieu des champs. Nous étions les seuls blancs. Certains venaient pour un parloir d'une heure. Nous, pour une U.V.F. (*Unité de vie familiale*) d'une journée et d'une nuit.

Nous étions «invités» par les parents de notre petit basque. Et oui, invités! Le petit n'allant pas fort, il nous fallait discuter longuement avec ses parents. D'où l'acceptation de leur invitation. Celle de «grands chefs» de l'E.T.A. entolés depuis treize ans. Impossible de refuser.

Je passe sur les détails habituels. Contrôles. Fouilles. Inspections... des fois que. Depuis treize ans, lors d'innombrables parloirs, on est habitués à tout cela. Mais c'est usant. Car ça dure une heure ou deux. Et on n'a plus vingt ans. Alors, rien dans les mains, rien dans les poches, tout dans la tête. Comment vous appelez-vous? Michel Bakounine. Passez! Of course, on leur balance nos vannes habituelles. Merci, jeune homme. Ils ne supportent pas, mais ils ont encore un peu de respect pour nos cheveux blancs. Bref.

Les U.V.F. (*Unité de vie familiale*) existent depuis une dizaine d'années. Ce sont des appartements (avec cuisine, salon, chambre) à l'intérieur de la prison. Cela permet (une fois par mois) de maintenir une vie de couple et de recevoir la famille. C'est une excellente idée mais qui ne se matérialise que dans quelques rares prisons.

Une journée et une nuit à discuter de tout. Du petit. De politique. Je n'ai pas regardé une seule fois ma montre. Mais, putain, les matons qui passent de temps à autre, qui font tout pour te pourrir la vie. Tu as droit à ce qu'ils te fournissent un appareil photo numérique. Mais la batterie est déchargée. Tu as droit à regarder des DVD. Mais il n'y a pas le film adéquat. Tu droit à, mais... Minable. Stupide... Méchant... Mais systématique. Une logique.

Les détails qui tuent. Pour nous, U.V.F. de fin février 2017, les camarades avaient cantiné en novembre 2016. Dans les U.V.F. on te fait la bouffe, mais il faut la payer. Du genre une salade: 5,50 €. Il manque toujours quelque chose d'essentiel.

Of course, je ne regrette rien ma première nuit en prison avec Mikel Albizu (Antza) et Malparraguirre (Anboto). Mais, putain, j'en ai pris plein la gueule. La prison, dans les conditions actuelles, pour des longues peines de plusieurs décennies, relève de la peine de mort. Les politiques y côtoient les voleurs de poules, les malades mentaux (les trois-quarts de la population carcérale) et les «barbus». À Réau, les basques ont fait alliance avec les gitans contre ces fanatiques religieux. Question de survie.

Je ne sais comment les camarades font pour tenir le coup. À ma deuxième nuit en prison, je crois que j'aurais hésité. Pas longtemps. Entre me suicider et tuer un maton.

Lors de toutes les révolutions, on commence par ouvrir les prisons. C'est une bonne chose car les trois-quarts des gens qui y sont n'ont pas lieu d'y être. Reste le problème des nuisibles fondamentaux. Comment les empêcher de nuire? C'est un débat qu'il faut avoir. Sereinement. Et en toute connaissance de cause. Mais, quoi qu'il en soit, ni dieu, ni maître, ni prison!